

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 35

**Artikel:** Méran : journal d'un jeune malade  
**Autor:** Heyse Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253121>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAÎSSANT

A PORRENTRUY



N° 35

Supplément du Dimanche 30 Août

1903

## MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE

Méran, le 5 octobre 186...

Depuis huit jours, je n'ai pas écrit une seule ligne. J'étais si fatiguée de mon voyage ! Et puis, je ne sais, au lieu d'idées il ne me vient que des larmes. Hélas ! il m'est bien permis de pleurer en songeant que je n'aurai contemplé cette belle nature que pour lui dire mon dernier adieu.

Ne ferais-je pas mieux de fermer cet album et d'en laisser les pages blanches ? De quoi puis-je les remplir, sinon de plaintes inutiles ? Il me semblait que ce serait une consolation pour moi d'y déposer toutes les pensées que m'inspirera ce dernier hiver qui me reste à vivre. Je voulais léguer ce souvenir à mon frère, à mon cher petit Ernest, encore trop jeune pour comprendre ce que c'est que la vie, ce que c'est que la mort, afin que plus tard il put connaître sa sœur, lorsque personne ne serait plus là pour lui en parler ; mais, je le vois bien, c'est une folie. A quoi bon lui léguer l'image d'une pauvre mourante ? Qu'il m'oublie plutôt que de graver dans sa mémoire ces traits pâles qui me font peur à moi-même quand je les vois réfléchis par mon miroir !

Le soir du même jour.

J'ai passé deux heures à ma fenêtre. La vue s'étend au loin sur le beau pays d'Etschland, sur les murailles de la ville, sur l'allée de peupliers qui orne la chaussée le long des bords du Passer, au-delà, sur les prairies où les troupeaux paissent l'herbe arrosée par maints petits ruisseaux, enfin jusque sur les montagnes dont la chaîne variée ferme l'horizon. L'air était parfaitement calme, je pouvais distinguer les voix des promeneurs du jardin de Wassermauer. Les enfants de mon hôte le tailleur regardaient, curieusement groupés près de la porte, attendant le reste de ma provision de chocolat que je leur ai distribué. Avec quelle joie ils coururent le montrer à leur mère ! Cela m'a rassérénée, et, devenue plus calme, je me suis dit que

j'avais tort de craindre mes pensers. N'ai-je pas moi-même voulu rompre les liens qui me retenaient dans la maison paternelle, afin de jouir encore une fois de la vie et de la liberté, et dois-je me montrer indigne d'être libre ? Sans doute, je le sais, ce bonheur sera bien court ; mais n'est-ce pas une raison de plus pour en goûter le charme sans me laisser aller au découragement ?

L'hôtesse m'a raconté qu'un citoyen de Méran, encore dans la vigueur de l'âge, et qui n'avait jamais été malade, est mort ce matin subitement. Mon sort n'est-il pas plus enviable que le sien ? Certes, c'est une bénédiction de ne pas être surpris par la mort comme cet homme, mais de la voir lentement venir, en sorte qu'on peut, les yeux fixés sur elle, apprendre encore à vivre. Je ne saurais avoir trop de reconnaissance pour notre vieux médecin, ce cher et paternel ami qui n'a pas voulu me cacher la vérité. Il a bien tenu la parole qu'il avait donnée à ma mère, sur son lit de mort, d'être toujours pour moi un ami véritable. Cette certitude remplit mon cœur d'une paix profonde ; seulement il s'en échappe un souvenir quand je pense à l'âme inquiète et triste de mon pauvre père.

Bonne nuit, mon petit Ernest. Qui est-ce qui te couchera ce soir et te contera des histoires pour t'endormir ?

Le 6 octobre.

Depuis mon réveil ce matin, il s'est glissé dans mon esprit un doute qui m'opresse. Comment ne m'est-il pas venu plus tôt ? J'étais si persuadée d'avoir bien agi ! Je savais que je manquerais à personne à la maison, que chacun des regards malveillants dirigés vers moi par ma belle-mère causait à mon père une vive peine, que je ne pouvais d'ailleurs plus rien pour Ernest, puisqu'elle avait décidé de le mettre en pension, afin sans doute de ne plus le voir et

de n'avoir plus à s'en occuper. Mon père pleura en m'embrassant pour la dernière fois, mais cela lui allégeait le cœur de me voir partir... Maintenant, je me demande si je n'avais pas d'autres devoirs à remplir, s'il est permis, tant qu'on n'est pas devenu tout à fait incapable, de se croiser les bras et de passer tout l'hiver sans rien faire du tout. Quel droit ai-je d'être plus heureuse que des milliers d'autres qui, menacés comme moi d'une mort prochaine, doivent lutter sans relâche jusqu'à la dernière heure ?

Le 8 octobre.

La réponse que ma pauvre tête fatiguée ne pouvait me fournir avant-hier, je l'ai trouvée aujourd'hui. Je suis revenue de ma première promenade anéantie comme après une journée du travail le plus pénible. Non, je ne suis plus bonne qu'à recevoir le pain de la charité, et, s'il me paraît doux, on ne doit pas me le reprocher : c'est que peut-être je me contente plus facilement que beaucoup d'autres.

Et puis, si je ne puis plus être utile à personne, à qui suis-je à charge ? Mon petit héritage maternel me permet de vivre sans travailler ; ce ne sera pas long, car, je le sens, mes forces sont à bout, mon hiver dans le midi sera court.

Je ne retournerai pas dans l'allée des peupliers. Il m'est pénible de me trouver au milieu de ces élégants poitrinaires qui se promènent à pas lents, toussant et mangeant des raisins dont chaque grappe semble leur apporter un rayon d'espoir. Malgré le malheur commun qui devrait nous rapprocher, je ne sens pour eux nulle sympathie. Ceux même dont le visage exprime le plus complet découragement m'attirent moins encore. Je n'en ai pas rencontré un seul à qui j'eusse voulu parler de ma fermeté résignée et reconnaissante ; ils m'auraient prise pour une folle en proie à la fièvre.

Et pourtant il ne faut pas leur en vouloir. Peut-être craindrais-je plus la mort, si j'avais aimé davantage la vie.

Peu de personnes sont en état de comprendre quelle impression de calme et de grandeur cette magnifique nature produit sur une pauvre âme qui, pendant vingt-deux années, n'est jamais sortie de l'étroite enceinte d'une petite ville bourgeoise, monotone et *cancanière*. On voyage tant aujourd'hui ! Moi aussi, je serais sortie plus tôt de cette triste résidence, si la mort de ma mère ne m'avait pas imposé le devoir de la remplacer auprès d'Ernest. Maintenant cette merveilleuse vallée me semble un paradis, un vrai jardin de Dieu, et l'air que j'y respire est si pur, si vivifiant, qu'il donne en quelque sorte des ailes à mon âme. C'est dommage que mon corps ne s'en trouve pas mieux, ne puisse pas y puiser la force de monter sans trop de peine le petit escalier de la maison ; mais qu'ai-je besoin de sortir ? De ma fenêtre, la vue est splendide.

Mes hôtes sont très pauvres. Le mari travaille fort avant dans la nuit ; la femme est toujours surchargée d'ouvrage pour l'entretien de ses nombreux enfants ; leur habitation est sombre et peu confortable. En arrivant ici, l'aspect de l'allée obscure, de la cour humide et sale, des paliers en désordre, m'oppressa tellement que je dus m'arrêter toutes les trois marches ; mais aussitôt que j'eus jeté un coup d'œil sur cette petite chambre et sur sa fenêtre, je sentis que là devait être ma dernière demeure ici-bas. Le vieux bureau, avec ses tiroirs et leurs poignées de laiton, ressemble tout à fait à celui qui était dans la chambre

de ma mère chérie, et le fauteuil n'est pas moins bruni par le temps, ni moins élevé, ni moins incommodé que ne l'était le sien. A la place de deux mauvaises gravures qui me déplaisaient, j'ai suspendu les portraits de mes parents. Maintenant il me semble que j'habite ici depuis des années. Mon père vient de m'envoyer mes livres ; il ne me manque plus rien. En même temps, j'ai reçu de lui une bonne lettre, telle que je l'attendais : d'excellents conseils sur la nécessité de se réconcilier avec l'inévitable, puis quelques lignes d'Ernest, qui est très content de sa pension et de ses nouveaux camarades, enfin... les compliments de ma belle-mère..., sur le papier du moins. Mon père les aura probablement ajoutés sans le lui dire. Je veux leur écrire ; mais comme je le ferais avec plus de plaisir, si j'étais sûre que mes lettres seront bien remises à mon père !

Le 10.

Quelles drôles de gens il y a dans ce monde ! J'étais assise devant ma fenêtre, occupée à lire et jouissant de l'air du soir, qui conserve ici une douceur agréable plusieurs heures après que le soleil a disparu derrière la haute montagne de Marlinger, lorsque j'entendis frapper à ma porte. — Entrez ! — dis-je avec un certain effroi, car c'est si rare ! Aussitôt entre une petite dame toute ronde qui m'était inconnue. Se présentant avec beaucoup d'aisance, elle m'exprima chaleureusement le désir de pouvoir m'être utile. Elle m'avait vue au Wassermauer, où je ne suis cependant pas retournée depuis ma première promenade, et s'était sentie prise d'une vive sympathie pour moi, qui lui paraissais si malade, si seule au monde. Aussi s'était-elle promis de m'aborder la première fois qu'elle me rencontrerait pour m'offrir ses services.

— Savez-vous, ma chère, dit-elle, que j'ai cinquante-neuf ans, telle que vous me voyez, et que sauf dans mon enfance je n'ai jamais été malade ? Mes deux fils et mes trois filles jouissent d'une santé parfaite ; ils sont tous établis et déjà mariés. Or, de bonne heure, je contractai le goût de venir en aide aux pauvres gens qui ne sont pas aussi bien partagés que moi, de soigner les malades, d'assister les mourants. C'est, voyez-vous, une véritable passion chez moi. Mon digne mari m'appelait toujours la secoureuse brevetée. Vous ne sauriez imaginer une meilleure garde que moi. Je suis d'une génération qui ne savait pas ce que c'était que les nerfs ; cela ne me gêne pas du tout de passer dix nuits sans fermer l'œil. Je puis même assister à des opérations sans donner le moindre signe de faiblesse. Je viens justement d'accompagner ici près une de mes amies, qui n'ira pas loin. Quand la pauvre malheureuse sera morte, j'aurai plus de temps libre. Si donc vous avez besoin de conseil, d'aide ou de secours, adressez-vous à moi, vous me ferez plaisir. Et d'abord vous devez bien comprendre que je ne vous permettrai pas de passer ainsi vos journées dans la solitude. Je viendrai souvent ; avec mes amies, pas de façons. Vous ne m'en voudrez pas si je vous tyrannise un peu, ce sera toujours pour votre plus grand bien. Voyez-vous, je comprends les maux nerveux aussi bien que le plus habile docteur. Ils exigent de la distraction, de l'air, du mouvement. A propos, quel médecin consultez-vous ici ?

— Aucun, lui répondis-je, car je sais que je suis incurable.

Comme elle secouait la tête avec incrédulité, je tirai de mon buvard une feuille de papier sur laquelle mon vieux docteur m'a dessiné une esquisse de l'état

irrémédiable de mes poumons. Après l'avoir examiné en personne experte : — Ma chère, dit-elle, tout cela ne signifie rien. Je connais les médecins ; moins ils savent, plus ils disent. Je parierais que dans votre intérieur les choses sont tout autrement que sur ce papier. — Puis, sans me laisser le temps de lui répondre, elle se mit à me faire avec volubilité l'histoire de toutes les maladies qu'elle avait guéries en dépit des médecins ; me sentant près de défaillir, je dus la supplier de se taire. Elle se leva, s'avança comme pour m'embrasser, et parut offensée de ce que je ne lui tendais que le bout des doigts. Alors elle se hâta de sortir en promettant de revenir bientôt me voir.

Après son départ, je fermai les yeux pendant une demi-heure pour calmer l'agitation fiévreuse qu'elle m'avait donnée ; mais, grâce à l'odeur d'éther qu'elle a laissée dans la chambre, je vois toujours son regard froidement sympathique et l'air de satisfaction empreint sur la grosse mine de cette amie de l'humanité. Ce qui me console, c'est de penser que, pour aujourd'hui du moins, j'en suis débarrassée.

A quoi peut servir l'intérêt que nous témoignent nos semblables ? La pitié de ceux qui nous aiment

nous fait du mal, parce que nous avons le sentiment du chagrin que nous leur causons, et la pitié de ceux qui ne nous aiment pas ne saurait nous faire aucun bien. J'ai lu dans Lessing que « le misérable seul sait venir en aide au misérable » ; mais des mendians peuvent-ils se faire mutuellement l'aumône ?

Le 9 au soir.

J'ai fait bien des choses aujourd'hui. Après une mauvaise nuit durant laquelle m'a poursuivie sans cesse la voix melleuse de la dame au cœur d'hôpital, et des songes où je voyais son tour de faux cheveux blonds avec deux maigres boucles de chaque côté du visage, je me suis réveillée tout en transpiration. Malgré cela, j'ai voulu vaincre ma fatigue. Une bonne tasse de café a chassé de mon esprit la sœur hospitalière, et, comme le temps était magnifique, je suis sortie.

Pour la première fois, j'ai compris ce que c'est que le soleil. En vérité, dans le nord, nous n'en avons qu'une pâle copie ; c'est du bronze doré, tandis qu'ici c'est de l'or pur, d'un éclat sans pareil.

(A suivre)

PAUL HEYSE.



Forum Romanum

Le forum chez les Romains était une place qui servait de marché, de tribunal et de lieu de réunion. Il y en avait plusieurs à Rome, mais le plus ancien était le Forum Romanum situé au milieu de la ville. De forme à peu près carrée, il s'étendait du pied du Capitole jusqu'à l'arc de Titus ; il avait 210 mètres de longueur sur une largeur beaucoup moindre. Le Forum était autrefois très marécageux et le cinquième roi de Rome, Tarquin Priscus, le fit dessécher au moyen de la « Cloaca maxima », encore visible aujourd'hui. Le Forum se divise en deux parties ; l'une, les comices, environnée de temples et de bâtiments publics ; l'autre, plus dégagée, destinée au trafic et aux assemblées publiques, avec les boutiques et les magasins (tabernae). Au commencement du II<sup>e</sup> siècle, ces halles firent peu à peu place à des édifices

plus grandioses et plus vastes destinés au trafic et aux réunions.

Les comices avaient de nombreux édifices : on y voyait les temples élevés à la Concorde, à Janus, à Saturne ; ce dernier contenait le trésor et les archives. La « Rostra » ou la « chaire », de laquelle les orateurs haranguaient la foule, formait la séparation entre les Comices et le Forum. Plus tard, sous Jules César et Auguste, le Forum Romanum perdit cependant quelque peu de l'importance qu'il avait acquise autrefois comme centre des affaires et de la vie publique des Romains ; en revanche on lui fit subir de nombreuses transformations qui contribuèrent à son embellissement ; on y éleva encore grand nombre de temples et de monuments. La gravure ci-dessus nous donne un coup d'œil général sur ce qui nous reste aujourd'hui du Forum Romanum.